

Théocrite. *Œuvres qui nous sont parvenues sous son nom*. rad. de
nouveau par Paul Desjardins

Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. Théocrite. *Œuvres qui nous sont parvenues sous son nom*. rad. de nouveau par Paul Desjardins. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 8, fasc. 2, 1929. pp. 550-555;

http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1929_num_8_2_6617_t1_0550_0000_2

Document généré le 29/06/2017

s'est attaché à être aussi près que possible du texte grec. Il a réalisé un très grand progrès sur les traductions précédentes. Quelle différence, entre son travail et le pâle décalque d'Aristophane que nous avait donné, par exemple, L. Humbert!

Albert WILLEM.

Théocrite. *Œuvres qui nous sont parvenues sous son nom.*
rad. de nouveau par **Paul Desjardins**, *Collection classique*
des éditions de la Pléiade.

Sainte-Beuve souhaitait une traduction de Théocrite où l'on pût saisir encore « le parfum champêtre et l'odeur de bruyère qui court à travers ces propos familiers et simples ». Nous savons que ces propos ne sont point simples, même lorsqu'ils en ont l'air, et que des allusions difficiles à percer s'embusquent derrière les passages les plus familiers. Si bien que le Théocrite que nous entendons est probablement assez différent de celui qu'entendait le public alexandrin au temps où l'on reconnaissait encore le poète Callimaque dans l'amoureux dolent de la brune Bombyca.

Mais, nous aussi, mis en éveil, nous voulons percer chaque intention, savoir quelles étaient les Dix Rustiques, savoir de qui Théocrite s'inspire, savoir quelles pièces Virgile a connues. En Théocrite comme en Virgile, nous sommes si convaincus de trouver des poètes savants qu'à l'un et à l'autre nous demandons raison de chaque détail. Corydon rappelle à Battos une amie charmante qui n'est plus : qui peut bien être cette Amaryllis défunte ? L'autre Corydon, celui de Virgile, se vante de chanter aussi bien qu'Amphion le chanteur Dircéen : que vient faire ici ce bâtisseur de villes ? Il est difficile d'aborder avec simplicité un poète que l'on sait érudit et l'odeur de bruyère s'évapore.

Voici qu'un des meilleurs humanistes de notre temps, M. Paul Desjardins, nous offre de Théocrite une traduction traversée de parfums et de vent (1). Enfin nous sommes en plein air et quand s'empoignent chevrier et bouvier, on les entend qui frappent du talon.

« *Comatas.* Hé, mes chèvres, gare à ce berger de Sybaris, à ce Lacon. Hier, il m'a filouté ma peau de bique.

Lacon. Écartez-vous de la fontaine, ohé, par ici, mes agnelles ! Ne voyez vous pas celui qui m'a filouté ma flûte de Pan avant hier, ce Comatas ?

(1) M. Desjardins traduit le texte adopté par Wilamowitz.

Comatas. Et quelle donc, de flûte? Depuis quand, hé! l'esclave à Sibyrta, possèdes-tu une flûte de Pan? Est-ce qu'il ne te suffit plus de siffler dans un tuyau de paille, de compte à demi avec Corydon?

Lacon. La flûte que Lycon m'a donnée, bel homme libre! Mais quelle peau de bique Lacon jamais put-il le voler, dis voir, Comatas? Alors qu'Eumaras ton maître n'en avait pas même une pour s'y coucher!

Comatas. La pelure tachetée que Crokylos m'a donnée, quand il sacrifia la chèvre aux Nymphes. Et toi, mauvais gueux, tu la lorgnais alors, en séchant d'envie. Tant y a qu'au bout du compte tu m'as mis tout nu. » (1).

Cela est charmant parce que M. Desjardins respecte parfaitement ce que Sainte-Beuve appelle la *demi-vérité* de Théocrite. Pas plus que du naturel du texte nous ne sommes dupes du naturel de la traduction. Au moment même où elle nous charme, un mot nous avertit ce de qu'il faut penser d'une bonhomie si érudite.

*Αἱ καὶ τὰ Μοῦσαι τὰν οἴηδα δῶρον ἄγωνται,
ἄρνα τὸ σακίταν λαψῆ γέρας (I, 9).*

« Si les Muses remportent, en prix du chant, la mère brebis. tu recevras pour ton loyer l'agnelle casanière encore ».

Tout le volume est de cette qualité, chaque mot paraissant à la fois juste et inattendu.

Galatée fuit, non vers les saules, mais dans la mer.

« Tiens, chante Daphnis, voici que de là-bas elle t'aguiche! Comme envolées du chardon les bourres sèches, dans l'air que grille le bel été elle fuit qui la cherche et cherche qui la fuit. Elle joue son va tout! C'est que l'amour bien souvent, à Polyphème, fait paraître beau ce qui ne l'est guère.

— Je l'ai bien vue, nom de Pan, quand elle attaquait mes ouailles, elle n'a pas échappé à ma prunelle unique et précieuse et clairvoyante (oui, clairvoyante à jamais, — et foin du devin Télémos et de ses fâcheux oracles et qu'il remporte sa maudite marchandise pour le compte de sa progéniture!). Mais à mon tour je la veux piquer: aussi ne la regardai-je point, et je feins que j'aie fait maîtresse ailleurs. Ce qu'entendant le voilà jalouse, vive Apollon! et séchant de dépit » (2).

Voici Polyphème :

« Il brûlait pour Galatée, ayant un soupçon de barbe autour

(1) V, 1-13.

(2) VI, 15-27.

de la bouche et sous les tempes. Il brûlait, dis-je, et ce n'était pas une amourette avec pommes, roses, boucles de cheveux, mais un délire pour de bon : bref, tout le demeurant ne lui était plus que bagatelles. Combien de fois les brebis durent seules revenir des verts herbages à l'étable ! Et lui, chantant sa Galatée (1), à part, sur la plage semée de varech, dès la pointe du jour se morfondait ; il gardait sous le sein la blessure funeste : c'était la forte Cypris qui lui avait jusqu'au foie enfoncé son dard... mais quoi ! il trouva le remède : assis sur le haut d'une roche, regardant vers la mer, il chantait, et voici à peu près sa chanson :

— O blanche Galatée, pourquoi repousser qui t'aime ? Plus blanche à voir que le lait caillé, plus tendre qu'un agneau, plus fière qu'un jeune veau, plus reluisante que le raisin vert !... Tu t'amènes, eh oui !... lorsque le doux sommeil me tient, puis tu t'en vas bien vite, lorsque le doux sommeil me lâche : tu fuis comme la brebis qui a vu le loup blanc » (2).

La sérénade du chevrier est plus jolie encore :

« Hippomène, quand il entreprit d'épouser la princesse, avait les mains garnies de pommes, tout en exécutant sa course. Et Atalante, sitôt qu'elle les vit... sitôt perdit la tête, sitôt plongea dans l'abîme de l'amour.

Et le devin Mélampe ayant emmené le troupeau convenu de l'Othrys à Pylos, voilà qu'entre les bras de Bias vint se coucher celle qui fut le mère gracieuse de la sage Alphésibée.

Et la belle Cythérée, pour le pâtre montagnard Adonis n'est-elle point entrée en un délire tel que même expiré elle ne le peut détacher de son sein ?

Envié est le sort de celui qui dort un sommeil sans réveil, Endymion, et j'envoie aussi Jason, ô ma bien-aimée, auquel telle bonne fortune échut que... vous autres profanes ne le saurez point. » (3)

Il y a des détails charmants :

XI. 79. *Δῆλον ὅτ' ἐν τᾷ γᾶ κῆγών τις φαίνομαι ἤμεν.*

« La chose est certaine, je fais figure dans le pays, je suis quelqu'un. »

I. 21. *δεῦρ' ὑπὸ τὰν πελέαν ἐσδώμεθα τῷ τε Πριήπῳ
καὶ τὰν Κρανίδων κατενάντιον.*

(1) XI, 12 τὰν Γαλάτειαν disent tous les mss. M. Legrand corrige inutilement en τᾷ Γαλατεία.

(2) XI, 8-24.

(3) III, 40-51.

« Viens çà nous asseoir sous cet orme, par devant Priape et les Dames-des-Sources.

I. 45. ἀλιτρώτοιο γέροντος.

« Le vieux tanné par la mer ».

I. 92-93. Τὼς δ' οὐδὲν ποτελέξαθ' ὁ βουκόλος, ἀλλὰ τὸν αὐτῷ ἄννε πικρὸν ἔρωτα, καὶ ἐς τέλος ἄννε μοῖραν ⁽¹⁾.

« A quoi le bouvier ne répondit mot. Cependant il épuisait son dur amour. jusqu'au tréfonds il épuisait sa vie. »

VII, 120. καὶ δὴ μὰν ἀπίοιο πεπαίτερος.

« Il s'en va blettir, plus qu'une poire mûre ».

III, 28. ἔγνω πρᾶν, ὅκα μεν μεμναμένω εἰ φιλέεις με, οὐδὲ τὸ τηλέφιλον ποτεμάξατο, τὸ πλατάγημα, ἀλλ' αὐτως ἀπαλῶ ποτὶ πάχεος ἐξεμαράνθη.

« J'ai appris ce qui en est ces jours passés, lorsqu'en peine de savoir si tu m'aimes je n'ai pas réussi à faire coller l'herbeaux-amoureux : elle n'a pas voulu claquer et, contre la peau molle du bras sans plus, s'est fanée. »

La traduction est si jolie qu'on regrette de ne pouvoir suivre M. Desjardins dans les moindres détails et toujours comprendre comme lui.

VII, 96

ἦ γὰρ ὁ δειλὸς

τόσσον ἐρᾷ Μυρτοῦς ὅσον εἶαρος αἴγες ἔρανται.

« Le pauvre ! Le voilà bel et bien amoureux de Myrtô comme les chèvres le sont du printemps. »

Le scholiaste d'abord avait écrit, en prenant le même sens, ὅσον αἰ αἴγες τοῦ ἔαρος. mais une note qui probablement, dit Ziegler, est de la première main, a rectifié : κατὰ τὸν καιρὸν τοῦ ἔαρος, ce qui, tout de même, donne un sens plus naturel et à quoi il vaut mieux se tenir.

Dans les mêmes *Thalysies*. Simichidas, avec une modestie affectée, se défend de vouloir concourir avec les grands chanteurs, βάτραχος δέ ποτ' ἀκρίδας ὡς τις ἐρίσδω (41) « grenouille pataude, j'irais défier des sauterelles ». Ici, qui ne lirai que la traduction comprenait qu'il s'agit d'une lutte d'agilité. M. Desjardins a probablement ajouté l'adjectif pour faire contraster la grenouille avec les ἀκρίδες, dont le français fait des « bondisseuses ». Mais c'est faire dévier l'idée, puisque les Grecs, moins difficiles que nous, voient en elles des musiciennes (ὁ μὲν βάτραχος τραχύφωνος, τῶν δὲ ἀκρίδων εἰσὶ τινες αἰ συρίζουσιν ἐναρμόνιον, dit le scholiaste). Et du reste la grenouille, projetée par la détente de ses longues pattes, n'est vraiment pas mauvaise sauteuse.

(1) μοῖραν, Wilamowitz.

Dans la *Sérénade*, l'amoureux dit à Amaryllis :

(18) ὦ τὸ καλὸν ποθορεῦσα, τὸ πᾶν λίθος, ὦ κνάνοφρον
νύμφα...

Wilamowitz accepte ce texte qui est donné par les mss et, d'après lui, M. Desjardins traduit : « ô toi dont le regard est si beau, et qui n'es que pierre, jeune fille aux sourcils noirs », ce qui pourrait aller, si la suite n'était précisément *πρόσπτυξαι με τὸν αἰπόλον*, prière que l'on n'adresse point à une jeune personne toute de marbre froid. M. Legrand adopte *λίπος*, variante donnée par le scholiaste, traduit « qui tout entière reluis » et explique : « *Λίπος*, litt. graisse, peut être l'expression maladroite de l'admiration qu'inspirent au chevrier l'aimable embonpoint d'Amarillys, sa chair grassouillette, sa carnation brillante et comme onctueuse. A rapprocher l'emploi, courant, de *λιπαρός*. De propos délibéré, j'ai traduit gauchement ce qui me paraît être, en grec, une gaucherie volontaire ». Il semble bien qu'ici la traduction de M. Legrand vaut mieux que son explication. *Λιπαρός* signifie *frotté* de graissé ou d'huile, brillant grâce à une onction, puis brillant tout court. Théocrite l'applique à des cheveux (V, 91), à la peau de Delphis (II, 102) — et M. Legrand, dans les deux passages traduit par *brillant*, sans plus —, enfin au regard d'un jeune homme (*ῥοσων λιπαρὸν σέλας*, XXIII, 8), passage où il ne peut signifier autre chose que brillant. Dans *Agamemnon* (1428). Eschyle parle du *λίπος αἵματος* au front de la criminelle ; M. Mazon traduit *tache sanglante*. Entendez : l'éclat du sang brillant sur la peau mate. On ne voit pas pourquoi dans la *Sérénade*, il faudrait garder à *λίπος* le sens de graisse et surtout de graisse = embonpoint. Assurément, il ne faudrait pas rejeter une image uniquement parce qu'elle nous semble déplaisante, mais ici les parallèles sont assez nombreux pour qu'on puisse traduire *πᾶν λίπος* par : toute brillante.

Dans la sérénade à Bombyca, Boucaios dit à sa brune amie (X, 37) *ἄφωνα τρύχνος*. « la voix tendre comme un fruit », dit M. Desjardins, et M. Legrand, qui ne traduit pas, suggère, s'il s'agit d'une plante *ἱκανῶς μαλακή* (schol.) « caresse », s'il s'agit du *στρύχνος* soporifique « baume ». Je dirais « berceuse ». Que le madrigal soit ou non ce que Skutsch appelle une *Kataloggedicht*, un centon railleur fait de thèmes empruntés à des œuvres poétiques différentes, une chose est certaine, c'est qu'il se compose d'une série de concetti, de traits plaisants en soi, malaisés à ramener à une unité. Que Bombyca ait les pieds agiles

comme de bruyants osselets et la voie douce comme une berceuse, voilà de quoi justifier l'ironie de Milon :

ὡς εἶ τὰν ἰδέαν τᾶς ἀρμονίας ἐμέτρησεν.

* * *

Pourquoi une époque littéraire, parmi des œuvres nombreuses, laisse-t-elle peu de traductions bien écrites ? En tous temps les écrivains furent tentés par l'idée de traduire ; ils y ont souvent réussi, mais généralement moins bien que dans leurs propres inventions. On pourrait penser cependant que la traduction est un art facile : n'ayant rien à inventer, l'écrivain peut donner tous ses soins au style. Mais c'est précisément parce qu'il n'invente pas que le traducteur a grand mérite si néanmoins il écrit bien. Une phrase bien écrite est simplement une idée arrivée à une parfaite maturité (n'est-ce pas M. Desjardins lui-même qui a dit cela ?) et rien n'est plus difficile que de laisse mûrir en soi, dans leur suite exacte et leur enchaînement vrai, les pensées d'un autre. Découvrir cette suite, combler les hiatus apparents sans rien enlever de sa souplesse à la caténation voulue par l'original, marquer les progrès en respectant l'éclairage et les ombres, c'est déjà une tâche qui demande une longue patience. Rares sont les traducteurs qui arrivent à faire tout leur travail sans avoir une distraction. Quelques bons écrivains de notre temps ont appliqué aux œuvres de l'antiquité une attention forte et efficace : grâce à M. Mazon, il se passera longtemps avant qu'on se remette à traduire Eschyle ; grâce à M. Desjardins, avant qu'on se remette à traduire Théocrite.

Marie DELCOURT.

A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*. Paris, Hachette, 1928, in 12°, VIII-286 pp., prix : 25 frs.

Les ouvrages de haute vulgarisation devraient toujours être écrits, comme celui-ci, par de grands savants. Le public cultivé, plus soucieux qu'on ne le croit généralement d'information exacte, emporterait l'impression qu'on ne le tient pas systématiquement à l'écart du mouvement scientifique, soit en affectant de ne publier que des travaux ésotériques, soit en lui présentant comme pâture seulement des idées rebattues ou des notions démodées. Il est désormais impossible qu'un amateur de latin, — qu'il soit chargé ou non de l'enseigner, — n'ait pas à portée de la main l'*Esquisse d'une histoire de la langue latine*, que vient de publier M. Meillet. Peu de livres sont à la fois plus attrayants et plus simplement instructifs.

Disons tout de suite que M. Meillet, en vrai Français, n'en-